

Research in Brief

L'urgence-désir comme engagement

Chantal Nadeau
Concordia University

Prologue

Les prémisses de ma réflexion sur les transformations qui touchent les rapports entre études féministes et sexuality studies reposent sur un enjeu précis : la question de l'engagement. L'enjeu est important et ma réflexion, je crains, n'en dit que trop peu. En fait, je crains que je n'en dise trop sans en faire assez.

Je vais donc découper mon propos en trois gestes, lesquels auraient tout aussi bien pu être présentés dans un ordre inverse : ces gestes sont le trop et pas assez d'une réflexion féministe et queer sur la question de l'engagement. L'engagement ici n'est pas un mais multiple : une mixture où s'enchevêtrent une éthique de l'action publique et un discours hors de soi. L'engagement ici est celui du désir de séduire non pas seulement les autres, mais également soi-même, contre soi-même. L'engagement ici se veut résolument urgence : un geste qui émerge contre soi et en dehors de soi, qui échappe au calcul pour laisser place à l'appel de l'immédiat.

Viscéral, irrationnel et rationnel, l'engagement est aussi le moment par lequel le désir n'est pas sublimé mais mis en chair par les impératifs de l'urgence. Soudainement, les débats et les enjeux qui nous affectent et nous touchent, nous troublent dans un tumulte de réflexions complexes et contradictoires. L'urgence du moment appelle alors le désir fou de se commettre et se compromettre, d'exposer les multiples ruptures, tensions et points de rencontre qui font justement que s'engager c'est aussi faire le pari de perdre plutôt que de devenir l'incarnation du droit du plus juste, du droit du plus fort au nom d'une justice, d'une égalité brouillonne. Loin de proposer l'engagement queer et féministe comme une finalité, je propose ici de l'inscrire comme un espace d'urgence-désir par lequel les conflits et contradictions de l'engagement prennent tous leur sens.

Premier geste : le désir

Si j'avais à contextualiser ma « position » en termes clairs et précis, ce serait en ces mots : l'engagement est quelque chose de relatif, et par son frottement avec le genre ou le sujet ou le statut (c'est selon comment on définit le terme « femme »), il est d'autant plus instable. Je n'ai rien contre l'instabilité, au contraire : j'ai le toucher sensible certes, mais ce toucher comme dirait un Jean-Luc Nancy réimaginé par Jacques Derrida (Derrida, 1999) est aussi guidé par un constant va-et-vient entre ce qui nous entoure et ce qui nous dérange. L'engagement n'est pas dans ce

Chantal Nadeau is an Associate Professor in the Department of Communication Studies, Concordia University, 7141 Sherbrooke W., Montreal, Quebec, H4B 1R6. E-mail: nadch@alcor.concordia.ca.

Canadian Journal of Communication, Vol 31 (2006) 919-928

©2006 Canadian Journal of Communication Corporation

qui nous plaît, mais dans ce qui nous trouble, nous marque, nous arrête. L'engagement tel qu'il me touche et se déroule sous mes yeux trop souvent petits est moins une réponse en circuit fermé à une question cent fois répondue, qu'un profond attachement et une fascination perverse pour ce qui perturbe l'ordre des choses, à ce qui échappe à la règle, mais qui néanmoins s'y colle résolument.

En fait, j'aimerais penser l'engagement comme une urgence, voire un désir, comme une urgence-désir en fait. L'engagement serait quelque chose qui répondrait à la fois d'une sensibilité intérieure (un intérêt individuel, subjectif) et d'une sensibilité extérieure (une conscience des autres) et dont la rencontre serait tout à la fois mue par le désir et l'urgence. Il s'agit en fait d'associer urgence et désir, de donner une texture charnelle et viscérale à l'engagement. Si d'une part, « Le désir, c'est ce par quoi tous les individus vont agir. Désir contre lequel on ne peut rien » (Foucault, 2004, p. 204), il représente aussi un moment, un espace des sens où l'erreur comme la vérité peuvent aussi mener à l'intérêt commun. Ce jeu de désir qui pour Foucault est au centre de sa théorie sur la gouvernance, je le trafique un peu dans ma réflexion sur l'engagement. L'engagement comme urgence-désir est en fait un geste qui laisse place à l'erreur. L'engagement—contrairement à l'intervention—ne vise pas à une solution, ou la recherche d'options : c'est d'abord et avant tout un état, une disposition, un moment où justement le trouble fait du sens, au-delà des normes.

Donc, l'engagement s'éloigne d'une logique missionnaire guidée par le souci aveugle de transformer à tout prix, pour rejoindre l'espace trouble du doute, de la contradiction, du conflit, d'une rupture, de l'erreur, celle du moment où la règle se perd. Ce que l'urgence crée, c'est ce qu'elle détruit : l'ordre, la norme, le prévisible, le genre dans son confort binaire et hétéronormatif. Mieux que quiconque, Judith Butler a saisi cette rupture dans sa critique du genre comme performance et performativité (Butler, 1990). Le genre, le « sexe » sous tous ses angles : impossible à marquer et à saisir; le genre comme point de fuite en fait, une chose qu'on régule d'autant plus que le genre en tant que tel n'existe que dans son rapport à sa propre vérité, à sa propre fin. Face aux autres, il devient contingence, marquage.

C'est ainsi que le rapport entre engagement et femme s'est défini d'abord comme une question de représentation : représenter l'irreprésentable, rendre intelligible ce qui est inaccessible. Mais cette représentation, si pour certaines d'entre nous elle appelle un sens du devoir, pour d'autres elle signifie le moment trouble où représenter tue l'urgence. Du coup, genre ne rime plus avec trouble, mais avec règle : celle de toujours devoir parler au nom des autres, de se soumettre à la mathématique du nombre, de dire plus grand que soi. Donc ici l'engagement devient presque une contingence, un rapport à sens unique entre ce qui est hors de soi et ce qui est désir. Richard Fung, activiste vidéaste de Toronto d'origine chinoise, a bien capté ce paradoxe en recourant à l'expression « the burden of representation » (littéralement, le poids de la représentation) pour décrire ce phénomène de dire plus grand que soi, ce devoir, cette obligation d'arrimer tout geste représentable de la part d'un sujet venant d'une minorité visible/invisible—ici canado-chinoise et gay—à une représentation « totale » qui effacerait toutes les ruptures discriminatoires (Fung, 1995). Si on doit parler d'une contrainte à la

représentation, c'est celle qui s'impose au minoritaire de devoir être le modèle, une voix étendard, une parole commune, un porte-à-faux à défaut d'être un porte-voix. Idéalisme de gauche, pour les unes, féminisme arithmétique nécessaire pour les autres, il n'empêche que le poids de la représentation ne fait plus souvent qu'autrement corriger esthétiquement (et statistiquement) un problème plus grand et surtout plus complexe que celui de la guerre du nombre contre les nombres. Et le genre est plus grand que le genre en soi : il se nourrit des discours sur la sexualité, sur les tensions raciales, et ceera.

Dans une entrevue avec Butler sur le féminisme d'intervention, Gayle Rubin, anthropologue, féministe lesbienne, queer trans, une des premières à avoir proposé une théorie féministe qui distingue sexualité et genre, a expliqué d'ailleurs comment le genre « nu » ne représente pas tout : pour elle toute la question du genre d'un point de vue féministe est inséparable de celle de la sexualité (Rubin avec Butler, 1994). Les deux systèmes se touchent et se frottent et sont inconcevables hors de leurs frontières communes. Hélas, trop souvent quand on dit « femme » on gomme la sexualité avec toutes ses dispositions paradoxales, ses hiérarchies d'appartenance et d'exclusion. La sexualité s'efface littéralement dans le genre, et si les révélations de Rubin, qui datent tout de même de dix ans, peuvent nous sembler évidentes, cette évidence reste encore à défier, sinon dépasser, dans notre pratique et notre espace critiques. En fait, si les propos de Rubin touchent encore aujourd'hui, c'est justement parce qu'ils nous forcent à revoir l'engagement non pas comme une certitude—celle du genre comme la trace indélébile et triomphante de la différence naturalisante—mais plutôt comme un désir commandé par les ambiguïtés du désir et l'erreur qui peut surgir de l'urgence elle-même. Cette urgence-désir se traduit notamment par l'impossibilité d'exclure d'un identitaire sexuel les pratiques sociales et culturelles qui viennent sans répit pirater les lieux clos du genre tel que trop souvent imaginé par la critique féministe politique. Du désir naît en fait l'urgence, une urgence non pas uniquement commandée de l'extérieur, mais façonnée par une multitude pas toujours cohérente, qui néanmoins fait trop force de loi. Un des défis du féminisme sexuel, celui qui se colle et se transforme dans une sensibilité queer, est de faire et de penser l'engagement comme une mouvance critique par laquelle les tensions qui émanent du genre et de la sexualité se nourrissent en fait de leurs désirs contradictoires.

Deuxième geste : le corps

Un des problèmes critiques qui se posent dans l'équation « femme et engagement » est celui de l'immutabilité du corps. En fait, il me semble que l'engagement se dissout, se confond avec l'expérience du corps : celle d'être femme, assignée, désignée, désirée, c'est selon. Qu'on l'ignore ou qu'on le reconnaisse, l'engagement s'impose alors à la peau comme un tatouage, comme une seconde peau qui étouffe, protège et rejette tout à la fois. Bien sûr la technologie nous permet aujourd'hui d'effacer l'empreinte qui dérange et qui ne plaît plus, mais la trace, elle, demeure : elle s'incruste comme une mémoire vive, comme une puce électronique hypodermique qui permet toujours de raviver l'empreinte bonne ou mauvaise qui active l'urgence-désir. Bien sûr, certaines ouvertures vers le corps performatif, cyborg, volatile, prothèse, ou vers le terrorisme de genre ont permis

de sortir le genre et la sexualité du corps et de penser un corps en mouvements dans l'espace public.¹ Par contre, il est à se demander si en cherchant à réimaginer le corps via d'autres traverses—trans, virtuelle, et cetera—on n'a pas du même souffle, et par un curieux effet pervers, assuré sa présence ontologique. Certes, le refus identitaire dans la théorie queer a permis de penser un corps volatile, discursivement « infidèle » contre le corps statut, le corps « état ». Malgré les tentatives répétées de la théorie queer d'imaginer et de mettre en discours un sujet au-dessus des lois, s'élève toujours la tyrannie d'un corps qui même soumis à d'innombrables tensions se bute dans l'espace public à n'être en fait qu'un autre corps morcelé dont chaque partie est facilement reconstituée, reconnaissable, et identifiable dans les paramètres déterministes bétonnés : ceux des catégories identitaires éprouvées. Le discours ici, le langage pour traduire ce corps hors du corps, malheureusement se trouve piégé : comment traduire le langage conceptuel en un langage politique dont les nouveaux repères identitaires seraient reconnaissables dans l'espace public? Il s'agit en fait d'un problème de rhétorique représentationnelle crucial et récurrent pour toute voix, tout groupe dont le geste, le discours s'inscrit contre l'hétéronormativité (Duggan, 1993).

Paroxysme : du désir, de l'urgence de dire autrement, on se retrouve dans la curieuse position de rendre intelligible une pratique jusque-là perçue comme inintelligible, donc non représentable. Donc, la question de l'engagement pour moi pose moins la critique de la biologisation d'une pratique en soi—du « genre » en quoi être femme marque mon engagement d'une façon particulière—qu'une façon d'imaginer le corps et le sexe en dehors d'une structure rigide qui refuse les transversalités et qui a du mal à penser le rapport corps et espace public en dehors d'une tyrannie représentative à la puissance deux (deux genres, deux sexes, deux sexualités, deux et deux et deux font toujours deux).

Au cours des pages qui ont précédé et qui vont suivre, ma réflexion chevauche une ligne très fine : celle qui sépare les sexes évidemment, mais celle aussi qui veut rompre la frontière des sexes, nous permettant de repenser les allégeances et appartenances politiques et intellectuelles à travers et en dehors du corps tout court. Comment l'urgence-désir commande-t-elle une réorganisation des sphères de reconnaissance et d'intelligibilité du genre et de la sexualité? Qu'est-ce que cela signifie de penser sa position en dehors du marquage du corps? Et si le corps en soi, dans son codage culturel et social, n'était en fait que l'erreur par laquelle l'urgence-désir prend forme, prend place? En somme, comment repenser le corps mathématique, scientifique, « genré » à travers l'engagement?

Cette position, déjà articulée par les féministes postmodernes et les théoriciennes queer, je vais tenter de la reformuler autrement : l'engagement ne passe pas par le corps, mais au-delà de celui-ci. Ce n'est pas le corps qui dicte l'engagement, mais ce qui touche au corps, c'est l'urgence-désir par lequel le corps échappe à ses propres contingences. La sexualité, le genre, la race sont des repères désirables socialement, et c'est leur désirabilité sociale qu'il faut interroger. Dans le délire de la quête du potentiel d'agir (agency) qui a dominé et domine encore la logique de l'équité et de l'égalité sexuelles, on semble trop souvent oublier les codes, interdits, ruptures et possibilités qui sont au cœur du processus de reconnaissance et d'identification.

Prenons par exemple la question de l'égalité et de l'équité en matière de discrimination sexuelle—un sexe bien entendu encore rompu à l'axe masculin/féminin. Qui dit femme dit inégalités structurelles, mais le mot « femme » dans sa désignation instrumentale, soit l'égalité, n'est souvent qu'une statistique, qu'un objectif de production à atteindre, sans réel désir pour repenser la façon dont les institutions et les organisations établissent et distribuent la chaîne de pouvoirs et de responsabilités. Il faut s'interroger sur la solidarité de façade, celle qui célèbre une répartition équitable du ratio homme/femme, et ce, même si la tyrannie des chiffres nous pète en pleine gueule à chaque nouvelle étude commandée par-ci par-là au nom de tout ce que vous voulez pour le bien-être d'à peu près tout le monde sauf de celles concernées. L'engagement dont je parle n'est pas un geste moral, mais plutôt un parcours mû par une rupture, une cassure du corps. Dès lors, l'engagement devient moins tangible, moins marqué par un geste vertueux vers la communauté—une communauté trop souvent « devoir » plutôt que désir—que par un réel désir de rompre avec un certain confort : celui de la certitude que tout passe par les droits et la visibilité et que le succès ou dirais-je la valeur d'un geste ou d'une parole est visiblement palpable, quantifiable et mesurable.

L'engagement faute de le dire autrement est d'abord d'ordre viscéral : il se situe dans un refus de laisser les évidences s'imposer comme des lieux de paroles vraies. Il faut troubler les lieux sûrs, en commençant par déboulonner l'équation genre=femme, sexualité=homosexualité. Une tâche ardue si on s'attarde aux innombrables exemples qui circulent tant dans la culture populaire que dans la prétendue culture critique universitaire. Plus on s'évertue à dire que la catégorie femme est une catégorie critique et non immatérielle à la Fausto-Sterling,² plus les étudiants, collègues, administrateurs s'obstinent à la voir comme un fait accompli. Plus on insiste pour dire que les statistiques sur l'orientation sexuelle sont aussi matière à interprétation et traduisent une facette tordue de la course à la normalité, plus elles semblent s'imposer comme une vérité intrinsèque.

La tentation est grande et le plaisir d'y sombrer encore plus séduisant : qui ne se délecte pas des chiffres et sondages qui révèlent dans quelle mesure les femmes se sont rangées derrière Schwarzenegger³ lors des élections pour le poste de gouverneur de la Californie, que les Canada Research Chairs sont octroyés dans des proportions outrageuses à des chercheurs masculins,⁴ que les professeuses gagnent moins que les professeurs au Canada,⁵ que les femmes constituent la grande proportion des nouvelles fumeuses/buveuses dans les démocraties occidentales, que les lesbiennes en Amérique du Nord sont plus tentées par le mariage que leurs confrères gays, etc.? La liste est éternelle, et la fascination masochiste avec laquelle on la consulte, moi la première je l'avoue, est digne d'un roman de Sade.

Toutefois, la question demeure : qu'est-ce que la bataille des chiffres, des études, des politiques, lois et Cie ne nous disent pas? Et quelle lecture peut-on en faire? Être sensible aux structures de pouvoir « genré » qui empestent notre manière d'agir ou de ne pas agir ensemble, c'est aussi reconnaître qu'une catégorie ne dit pas tout, ne justifie pas tout et surtout ne fonctionne pas à sens unique. Ce sont les zones grises qui font du sens, pas le noir sur blanc.

En ce sens, l'engagement comme urgence est d'abord une réaction des sens,

une réponse contre et avec le corps. Plus qu'une simple réponse à ce qui nous touche, c'est la possibilité qu'on lui prête qui permet la rencontre. L'événement, l'horreur, la célébration sont disponibles à toutes et à tous; c'est l'espace qu'on leur donne qui marque le moment de rencontre entre un sujet tatoué par toutes les traces « genrées », raciales, et sexuelles et l'événement comme urgence. Paradoxalement, l'engagement n'est pas une chose spécifique et exclusive; il s'agit plutôt de mettre en geste le désir de contribuer autrement ce qui déjà est dit explicitement, tacitement confiné dans un silence structuré. Une question pressante et sournoise surgit alors : qu'est-ce qui distingue autrement ou similairement l'engagement des femmes des autres groupes/classes de citoyens? Est-ce qu'être femme définit un niveau spécifique d'urgence? Ou plutôt, est-ce que l'urgence apparaît d'autant plus palpable si on est une femme ou queer ou queer femme?

En guise d'illustration, prenons comme exemple la question de l'engagement des femmes à la cause environnementale, ou pour faire joli dans le contexte canadien, au « développement durable ». Quand les chiffres, études, enquêtes, récits de vie, histoires à l'appui disent que les femmes s'impliquent davantage que les hommes dans les luttes environnementales, sont par tradition plus portées vers les causes écologiques et humanitaires comme la protection des animaux, outre la grande séduction de la statistique qui dit tout, on doit aussi se demander de quelles femmes parle-t-on? Quel est leur profil ethnique? Linguistique? Leur salaire? Leur état civil? Leur situation familiale? Leur pays de résidence? Combien d'années de scolarité? Mais aussi : pour quel parti politique votent-elles? Est-ce que celles qui s'identifient lesbiennes sont plus « vertes » que celles qui se disent bi, trans, hétéro? Quelles autres causes drainent leurs énergies? Au-delà de la rhétorique de billboards proposée par PETA et ses acolytes, il faut essayer de croiser le regard et la critique avec l'économie de la cause verte et analyser de façon critique la démographie de celles qui délient les cordons de la bourse pour appuyer une telle cause écologique ou environnementale. C'est dans cette rupture que je vois l'engagement : un désengagement envers l'homogénéité flatteuse en vue d'exposer les marquages raciaux, économiques et culturels qui traversent le corps « vert », femme ou pas.

L'engagement devient donc quelque chose qui se colle à l'urgence de refuser ce qui politiquement plaît, de rendre volatile le corps-engagé parfait. Si on s'engage parfois à l'aveugle, on agit toujours avec l'objectif avoué de faire quelque chose, mais en quoi et dans quel but? L'engagement dans le discours et la pratique universitaires, notamment sous l'influence des *cultural studies*, a été souvent dissout dans la notion d'intervention⁶ : intervenir sur/dans/à travers les mots, faire de l'écriture et de la critique un mode d'intervention. On confond en fait l'intervention et la contribution, car l'horizon du changement est d'abord vécu par le sujet qui parle et qui écrit. Mais cet impératif d'investir, ce discours de la raison sur l'intervention, ne risque-t-il pas d'effacer aussi la sensibilité face à ce qui d'abord nous touche? Qu'est-ce qui se passe en fait quand l'engagement se trouble avec le désengagement? Qu'est-ce qui se passe quand l'engagement se fait au-delà du désir du je?

Afin de repositionner le désir au centre de l'engagement, je propose de revenir à l'appel des sens, celui du toucher par exemple, un toucher ici inquisiteur,

voyeur, marqueur, dé-marqueur comme dirait Derrida. L'urgence, contrairement à l'intervention, n'est pas dictée par le sujet, mais par l'événement. Je m'explique. L'intervention semble toujours guidée par le sens, par le souci de se donner un sens, alors que l'urgence rassemble une série de convergences différentes : l'urgence donne prise à ce qui se passe, rend intelligible en fait les signaux dissonants qui frappent de front le corps qui refuse la gouvernance normative.

Troisième geste: *Queer*

Plus tôt dans cet article, le terme « queer » (ici à la fois évoqué comme sujet et verbe) s'est imposé comme le pont entre l'urgence et le désir. Quand quelque chose me trouble, me touche, me rejoint, suscite mon désir, c'est d'abord parce que cet événement confronte et expose les lieux confortables de la normalité. Cette normalité ne heurte pas tant par sa facture « genrée », mais d'abord par sa facture normative, c'est-à-dire par sa capacité de se soustraire à la rupture pour au contraire se reproduire dans l'inclusion, l'assimilation, la substitution, l'égalité mièvre et quantifiable.

Il y a discrimination contre les femmes dans les milieux universitaires? Élisons une femme au poste de doyen et voilà pour l'image positive. Pas assez de minorités visibles à la télé? Faisons une série sur les drag queens, et saupoudrons les autres séries d'un gentil gay qui a des problèmes normaux comme des gens normaux qui ont une vie normale, ce qui inclut bien sûr des problèmes d'argent, de carrière, de couple, de sexe, qui sera invité en prime sur le plateau de l'émission hot de l'heure qui met en vedette un « fif normal ». ⁷ En bref, ne changeons pas la recette éprouvée, varions-la au goût du jour, et oublions l'arrière-goût ranci.

Si oui les questions de genre hantent encore et toujours l'idée même de l'engagement et si la pensée féministe a laissé ses traces indéfectibles, elles ne peuvent plus constituer pour autant le seul point d'entrée. C'est d'abord et avant tout le normatif—dont le genre et la sexualité font partie—avec son incroyable barrage d'inclusions, d'exclusions et de gommages qui doit nous toucher en tant que sujets queer qui refusent les modèles préfabriqués et prêts-à-porter. La sexualité traversée par une pensée queer est désormais l'espace par lequel le politique et le juridique sont balisés. Enfin, si le terme « queer » apparaît sinon central, un passage obligé, c'est aussi qu'en tant que verbe, « to queer », il confronte plus que tout autre marqueur rattaché aux catégories socialement désirables les frontières entre le public et le privé, entre le normal et l'anormal, la norme et le hors norme. Comme le mot « queer » n'évoque pas uniquement le sujet sexué, mais aussi le verbe, il me permet de multiplier les zones critiques et troubles.

En fait, « to queer » me permet de saisir l'urgence dans ses croisements, dans sa transversalité avec le politique, l'éthique, l'affect. To queer l'engagement, me permet de dire que celui-ci est par définition prompt à l'erreur, cette erreur qui fait peur, cette erreur qui se veut une petite mort, mais qui toujours pousse à reconnaître le désir au-delà de soi. « To queer » permet de séparer la honte du corps, d'engager le corps sexué dans une multitude où l'anormalité se joue de la certitude identitaire. Le geste queer, c'est celui même qui appelle la transversalité permettant de couper et de recouper les lieux de reconnaissance (genre, sexe, sexualité, race, statut) pour leur conférer une nouvelle marque de désirabilité.

L'urgence devient non pas la validation d'un groupe au détriment d'un autre, mais le projet annoncé de refuser une naturalisation du rapport à l'espace public ainsi que la réduction du politique et du social selon les axes féminin/masculin, nature/culture, homo/hétéro. L'urgence-désir appelle une série de facteurs guidés par une seule règle : soit l'impossibilité brutale mais nécessaire d'arrimer le geste au-delà des contraintes du corps marchand afin de toucher des valeurs comme justice et/ou égalité, par exemple. À la place de l'engagement mathématique—celui de la certitude aveugle—l'urgence-désir entraîne une lutte implacable à la bêtise sous toutes ses formes et sous toutes ses manifestations, cette bêtise qui, en fait, nous empêche de voir les choses comme elles sont par-delà des arrangements cosmétiques.

L'urgence-désir demanderait, par exemple, qu'on pose sans faux-fuyants partisans la question suivante : quelles sont les motivations qui échappent au corps (celui « genré » et sexué) dans un débat aussi chargé politiquement et culturellement que le mariage gay? Comment le politique et l'affect qui entourent les formes d'intimité établies peuvent-ils répondre à une urgence-désir queer? Sans élaborer la réponse, je retiens ceci : l'engagement dans sa sensibilité queer permet de se poser en dehors du normatif—l'égalité du nombre, l'équivalence sexuelle—pour essayer de comprendre l'économie qui a permis que cette inégalité et cette discrimination canalisées dans le mariage gay non seulement puissent occuper la tribune publique à ce moment précis, mais également, par un curieux retournement, devenir soudain une unité de mesure par laquelle l'inégalité et du coup l'égalité entre hétéros et homos parlent. Et cette économie, ce pouvoir dirait Foucault, nous en faisons toutes et tous partie, même par la porte de service. Fatalisme? Déterminisme? Non. Dans l'urgence-désir, il y a le geste de troubler, il y a un refus viscéral de répéter et de reproduire l'évidence : c'est-à-dire, entre autres, de proposer a priori que les femmes, les animaux, les enfants, les homos, etc., appartiennent culturellement (lire « essentiellement ») à la classe des victimes, des exclus, des discriminés. C'est ici que la théorie queer peut trouver prise et capturer les ruptures par lesquels les femmes, les gays, les lesbiennes, les trans, appartiennent en fait à une seule classe : celle des anormaux. Déjà, l'engagement avec la norme et le hors norme devient plus stimulant. . . plus désirable, voire urgent. Alors que la formule de Latour, « Nous n'avons jamais été modernes » (Latour, 1997), retentit, l'urgence-désir me dit que l'engagement commence ici même avec ces mots : « Nous—un “nous” sexué—n'avons jamais été normaux. »

Remerciements

Je tiens à remercier la maestra/éditrice extraordinaire Kim Sawchuk pour son aide, soutien et commentaires aiguisés, ainsi que les lectrices anonymes et Angela Kouris qui ont pointé avec justesse et finesse certains écueils dans mon argumentation. Enfin, mes réflexions et angoisses sur la politique et la sexualité ne sauraient se faire sans le soutien précieux du CRSH.

Notes

1. Je fais référence bien sûr à la performance perpétuelle de transformation du corps d'Orlan et aux ouvrages canoniques de Donna Haraway (1991) et d'Elizabeth Grosz (1994). Pour le plaisir de cafouiller avec le clivage biologie-culture, corps organique et corps comme prothèse jouissive et altérable, je renvoie également à l'essai massue de Beatriz Preciado (2000). Dans le terrorisme de genre, voir notamment les pratiques artistiques sublimes de Del La Grace Volcano (2000) et l'essai phare de Leslie Feinberg (1996).
2. Voir l'excellent ouvrage d'Anne Fausto-Sterling (2000) qui revisite le débat « essentialisme versus constructivisme » sur la construction du sexe et du genre selon une perspective biologique et féministe.
3. Selon un sondage mené alors par CNN, ABC et NBC, 42% des femmes ont voté pour le très américain d'origine autrichienne *bodybuilder* et acteur Arnold Schwarzenegger lors des élections pour le poste de gouverneur de l'État de la Californie, le 7 octobre 2003, à l'encontre de 37% pour le candidat démocrate d'origine mexicaine Cruz Bustamante.
4. Voir le site Internet du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, www.crsrh.ca. Il y a aussi la question de la valeur des recherches privilégiées par les universités dans leur course aux Chaires de recherche du Canada (CRCs) laquelle semble marginaliser les domaines où les femmes œuvrent en grande proportion. Le programme depuis son implantation a créé de nombreux remous et a même fait l'objet d'une poursuite par un groupe de quinze chercheuses-professeures universitaires).
5. Voir le document de recherche commandé par Statistique Canada, *Traitements et échelles de traitement du personnel enseignant à temps plein dans les universités canadiennes, 2003-2004*, document préparé par Section de l'éducation postsecondaire et de l'apprentissage des adultes, Division de la Culture, tourisme et Centre de la statistique de l'éducation. Le document est disponible à <http://www.statcan.ca/bsolc/francais/bsolc?catno=81-595-MIF2004019>.
6. Je fais allusion sans détour aux travaux du gourou des *cultural studies made in USA*, Larry Grossberg.
7. Je renvoie ici bien sûr à la sortie en direct de Dany Turcotte, co-animateur de l'émission « hot » de Radio-Canada en 2005-2006, *Tout le monde en parle*. Turcotte, piégé par le candidat à la direction du Parti Québécois André Boisclair, gay à moitié avoué et maintenant chef, avait alors confessé qu'il était un fif normal, rêvant de vivre une vie normale et tranquille comme tout le monde. L'émission a dominé les sondages BBM pendant plusieurs mois.

Références

- Butler, Judith. (1990). *Gender Trouble: Feminism and the subversion of identity*. London and New York: Routledge.
- Derrida, Jacques. (1999). *Le toucher, Jean-Luc Nancy*. Paris : Gallilée.
- Duggan, Lisa. (1993). Queering the state. In Lisa Duggan and Nan D. Hunter (Eds.), *Sex wars: Sexual dissent and political culture* (pp. 179-193). New York and London: Routledge.
- Fausto-Sterling, Anne. (2000). *Sexing the body: Gender politics and the construction of sexuality*. New York: Basic.
- Feinberg, Leslie. (1996). *Transgender warriors: Making history from Joan of Arc to Dennis Rodman*. Boston: Beacon Press.
- Foucault, Michel. (2004). *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France. 1977-78* (p. 74). Paris : Gallimard/Seuil.
- Fung, Richard. (1995). Burdens of representation, burdens of responsibility. In Maurice Berger, Brian Wallis and Simon Watson (Eds.), *Constructing masculinity* (pp. 291-298). New York: Routledge.
- Grosz, Elizabeth. (1994). *Volatile bodies: Toward a corporeal feminism*. Bloomington: Indiana University Press, and Sydney: Allen and Unwin.
- Haraway, Donna. (1991). *Simians, cyborgs, and women*. New York: Routledge.

- La Grace Volcano, Del. (2000). *Sublimes mutations*. Tübingen : Konkursbuch Verlag Claudia Gehrke.
- Latour, Bruno. (1997). *Nous n'avons jamais été modernes : Essai d'anthropologie symétrique*, Paris : La Découverte/Poche.
- Preciado, Beatriz. (2000). *Manifeste contra-sexuel*. Paris : Balland.
- Rubin, Gayle, with Judith Butler. (1994). Sexual traffic (interview). *Differences : A journal of feminist cultural studies*, 6 (2+3) : 62-99.
- Statistique Canada. (2004). *Traitements et échelles de traitement du personnel enseignant à temps plein dans les universités canadiennes, 2003-2004*. URL : <http://www.statcan.ca/bsolc/francais/bsolc?catno=81-595-MIF2004019> [31 juillet, 2006].